

Bibliographie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **27 (1977)**

Heft 1

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

SCIENCES
BIBLIQUES

J. DUPONT : *Jésus aux origines de la christologie*. Gembloux, J. Duculot et Leuven, University Press, 1975, 375 p. (Bibl. Ephem. Theol. Lovan. XL.)

C'est désormais avec joie et intérêt que chaque bibliste attend la publication des actes des Journées Bibliques de Louvain. Ce volume, qui reprend l'essentiel des contributions de la session 1973, est consacré au problème du Jésus historique. Plus précisément, il tente de définir le rapport qui existe entre le Jésus de l'histoire et la christologie chrétienne primitive. En accord avec la recherche récente, il postule que le ministère pré-pascal de Jésus contient les amorces de la christologie post-pascale. Cette hypothèse est développée à divers niveaux que nous indiquons rapidement. — Le problème théologique est tout d'abord traité de manière globale par A.-L. Descamps (p. 23-46) et E. Käsemann (p. 47-58) qui, tous deux, insistent, mais en procédant de manière inverse, sur l'implication nécessaire qui unit le Christ de la foi au Jésus de l'histoire. Avec D. Lührmann qui présente une critériologie permettant d'isoler les logia du Jésus historique (p. 59-72) et J. A. Fitzmeyer qui s'interroge sur la valeur du recours à l'araméen pour établir l'authenticité des sentences de Jésus (p. 73-102), nous pénétrons sur le terrain des procédures concrètes de la recherche. E. Linnemann s'attaque à la pensée eschatologique de Jésus pour essayer de montrer qu'elle est dépourvue de toute attente d'événements eschatologiques imminents (p. 103-110). Un des problèmes dominants de la recherche sur le Jésus historique consiste à déterminer comment ce dernier a envisagé sa mort. Ce point est traité successivement par X. Léon-Dufour qui part des textes de l'institution eucharistique et des discours d'adieux (p. 141-168) ; par P. Benoît qui étudie la référence aux oracles du Serviteur de Yahweh (p. 111-140) ; par M. de Jonge qui analyse l'emploi du titre Christos dans les récits de la Passion (p. 169-192) ; par E. E. Ellis qui s'appuie sur les annonces de la Passion en Luc 9 (p. 193-200) ; enfin, par M. Rese qui se concentre sur l'interprétation de Luc 13,31-33 (p. 201-226). Un autre domaine important de la recherche est l'attitude du Jésus historique à l'égard de la religion juive de son temps et, en particulier, les présupposés christologiques qu'une telle attitude implique. F. Neyrinck s'attache à traiter ce problème en évoquant la liberté de Jésus face au sabbat (p. 227-270), J. B. Muddiman en étudiant la position de Jésus face au jeûne (p. 271-282). Deux textes, enfin, reprennent la question du miracle dans sa portée christologique ; ils sont dus à A. George qui analyse les logia de Jésus sur ses propres miracles (p. 283-302) et à I. de la Potterie qui traite de la signification de la multiplication des pains au niveau du ministère de Jésus (p. 303-330). A cette impressionnante série de contributions s'ajoute — et c'est étonnant — une seule étude sur les paraboles ; elle est due à J. Dupont (p. 331-350) qui met en évidence les implications christologiques de la parabole de la brebis perdue. — Il n'est naturellement pas question de faire ici l'étude critique de chaque article. Qu'il nous suffise de conclure en affirmant que ce

volume est représentatif de la nouvelle recherche sur le Jésus historique telle qu'elle a été redéfinie par Käsemann en 1953 et que, sur cette base, elle présente ce qu'une exégèse historico-critique sérieuse et bien informée est à même de réaliser.

JEAN ZUMSTEIN.

DIETZ LANGE : *Historischer Jesus oder mythischer Christus. Untersuchungen zu dem Gegensatz zwischen Friedrich Schleiermacher und David Friedrich Strauss*. Gütersloh, Mohn, 1975, 363 p.

Ce travail d'histoire de la théologie, porté par une motivation systématique évidente, vaut d'abord par la comparaison soignée qu'il tente des christologies de Schleiermacher et de Strauss, situées dans leur contexte historique, intellectuel et théologique. L'auteur ne cache toutefois pas sa sympathie dominante pour l'auteur des *Reden*. — En évoluant, la théologie de Schleiermacher se concentre toujours plus sur le Jésus réel de l'histoire. Les *Discours* et la *Weihnachtsfeier* préparent la christologie de la maturité, malgré les tensions et les tergiversations (mais Lange récuse la thèse d'une incompatibilité ou d'une incohérence entre le deuxième et le cinquième discours). La *Fête de Noël* apparaît comme un tournant : l'unité de l'approche spéculative et de l'approche empirique de la personne de Jésus ne se donne à saisir que dans l'acte religieux. De plus, Schleiermacher dépasse la fameuse alternative de Lessing, non pas certes dans le sens de Hegel (de la raison à l'histoire), mais bien en pensant la vérité de l'historique à partir de sa singularité. Le nœud de l'interprétation est cependant la christologie de la maturité, tendue entre la *Vie de Jésus* (cours donné en 1819 et 1832) et la construction imposante de la *Glaubenslehre*. Le rapport de l'*Urbild* (concept déjà utilisé par Kant) et de l'histoire passe au premier plan dans l'œuvre majeure de Schleiermacher. Lange examine dans le détail le cadre dogmatique, philosophique et herméneutique qui supporte les énoncés proprement christologiques. Deux lignes se croisent ici, qui vont l'une de l'éternité de Dieu à l'historicité de la vie humaine, l'autre de la toute-puissance de Dieu à la liberté et à la dépendance de l'homme. Jésus se trouve à leur intersection, réalisant, de par la présence en lui d'une conscience absolue et continue de Dieu, l'humanité vraie dans sa portée universelle. Contrairement à ce qu'en ont dit Brunner et Barth, la christologie de Schleiermacher, loin de perturber l'architecture de l'œuvre, en constitue le cœur. Ce qui laisse insatisfait, c'est bien plutôt une conception blafarde de Dieu, qui conduit Schleiermacher à exclure de la réalité historique de Jésus la dimension du combat et à glisser ainsi vers une *theologia gloriae*. — D.-F. Strauss articule l'empirique et le spéculatif de manière tout autre. Le nerf du désaccord entre les deux hommes doit être cherché dans leur conception différente des rapports entre énoncé historique et énoncé religieux d'une part, entre théologie et philosophie d'autre part. — S'interrogeant sur la signification du débat aujourd'hui, Lange ne voit pas d'autre issue, après l'affaissement de toute théologie spéculative, que de prendre son élan dans l'aire délimitée par Schleiermacher. A Strauss qui relève non sans raison la nécessité de passer par les médiations de la tradition et de l'histoire, Schleiermacher répond qu'en théologie, il n'y a pas de médiation sans participation immédiate à la présence de Dieu en Jésus. Cela nous renvoie au concept même de Dieu, qu'il faut repenser sous l'angle d'une théologie de la croix. — Je me demande s'il y a bien alternative entre les deux positions comparées, et si elle passe bien entre une christologie historique et une christologie mythique. Seule une réflexion sur le langage (mythique en particulier) pourrait dénouer

cette pseudo-alternative. D'autre part, on peut penser qu'en ne retenant de Schleiermacher que la concentration sur le Jésus historique — moment de la contingence posé contre Hegel — l'auteur laisse trop dans l'ombre la difficulté maîtresse d'une christologie organisée autour du concept assez problématique de causalité (*Urbild*).

DENIS MÜLLER.

G. FRIEDRICH : *Chi è Gesù ? Il messaggio del quarto evangelista nella pericope della samaritana*. Brescia, Paideia, 1975, 61 p. (Biblioteca Minima di Cultura Religiosa, 26.)

Traduction de *Wer ist Jesus ? Die Verkündigung des vierten Evangelisten dargestellt an Joha 4,4-42*, Stuttgart 1967, ce texte constitue une première initiation à la problématique de l'interprétation du quatrième évangile (p. 11-24) et en même temps une explication théologique et littéraire de la péricope de la femme de Samarie (p. 25-59). Une rapide conclusion (qu'on voudrait sans doute plus étoffée) revient sur le thème christologique (p. 61) qui charpente l'essai. On trouve dans les notes (rares mais suffisantes) une bibliographie sélective qui constitue une aide réelle pour tous ceux qui désirent étudier le quatrième évangile. La traduction est soignée ; le texte est clair.

ALDO MODA.

JESUS LUIS CUNCHILLOS : *La Bible. Première lecture de saint Paul*. Préface de Georges Hourdin. Paris, Beauchesne, 1975, 125 p. (Le Point théologique, 13.)

« Admirable commentaire... le P. Cunchillos est un très bon guide », dit l'introduction de G. Hourdin. Le lecteur tombe de haut, en constatant qu'une improvisation qui se voudrait brillante remplace souvent l'étude précise des textes de Paul. Sans le signaler nulle part, l'auteur utilise la Bible de Jérusalem ; il semble ignorer l'existence de la TOB, qui lui aurait épargné quelques contresens, par exemple sur 1 Th 2,7. Le P. Cunchillos ne cite que son propre ouvrage d'introduction à l'Ancien Testament ; ce ne serait pas grave si l'on sentait du moins sa réflexion nourrie par les grands exégètes de Paul. La personne de l'apôtre est traitée assez cavalièrement : Paul est « astucieux », il a un « caractère méditerranéen et coléreux » ; ailleurs il est qualifié d'« optimiste ». Quant à l'interprétation des textes, elle est constamment superficielle et arbitraire. Sur 1 Th 1,6 : la « tribulation » peut-elle vraiment signifier notre propre résistance à l'Évangile ? 1 Th 2,14-15 : l'Église de Judée a fait souffrir Paul, affirme sans sourciller le P. Cunchillos. Son exposé sur 1 Co 15 escamote le problème de la résurrection des morts, qui est réduit à l'expérience actuelle de notre mort et de notre résurrection pour les autres. La liberté, selon l'épître aux Galates, est-elle vraiment « la liberté qui nous est restituée par le Christ de faire son choix et de se tromper » ? Ce sont là quelques exemples parmi beaucoup. Quant au style de l'ouvrage, il est souvent négligé, avec de longues phrases peu claires. En conclusion, il faut déplorer qu'un manuel biblique qui se veut populaire ne soit pas fait avec plus de sérieux et, osons le dire, avec plus de probité intellectuelle.

FRANCIS BAUDRAZ.

BJÖRN FJÄRSTEDT : *Synoptic Tradition in I Corinthians. Themes and Clusters of Theme Words in I Corinthians 1-4 and 9*. Uppsala, University Press, 1974, 191 p.

On ne rencontre, dans les lettres de Paul, que peu de citations de « paroles du Seigneur » de type synoptique. Presque toutes se trouvent dans la première lettre aux Corinthiens ; seule exception : 1 Th 4, 15, qui n'a du reste pas de parallèle dans les Evangiles. Dans quelle mesure Paul connaissait-il la tradition synoptique ? En faisait-il usage dans sa prédication ? L'auteur estime que les rares citations ne constituent pas à elles seules les données du problème. Il découvre dans 1 Co 1-4 et 9 des passages qui ne sont pas à proprement parler des citations, mais de claires allusions à des textes bien connus des Evangiles : réseaux de notions, groupes de mots, réflexions ou brodages sur le canevas de péricopes évangéliques. Plusieurs tabelles visualisent le phénomène. C'est ainsi, par exemple, que dans 1 Co 4,1-10.17 se retrouvent les mots-clefs de la parabole de l'économe infidèle, Lc 16, 1-13 : économe, louange, fidèle, auxquels on peut ajouter, avec moins de certitude, un conglomérat (cluster) de mots-thèmes : riche/enrichis ; mesures/rassasiés ; avoir la force/forts ; injustice/je suis justifié. On remarquera qu'il n'y a de véritable concordance que dans les généralités les plus banales du thème, tandis que le « cluster » de mots-thèmes ne comporte que des coïncidences fortuites, telles que : « labourer, je n'en ai pas la force » Lc 16, 3, et « vous êtes forts (dans le Christ) » 1 Co 4, 10. Cela n'est guère convaincant. Les autres tabelles suscitent les mêmes remarques. — Cette critique ne tend pas à contester que Paul peut avoir eu, comme l'auteur voudrait le prouver, une connaissance plus étendue qu'on ne l'admet en général, d'éléments de la tradition synoptique. On pourrait sur ce point lui donner raison. Mais Fjärstedt veut davantage : si Paul, tout en ne faisant qu'un usage aussi allusif de textes synoptiques, compte cependant être compris de ses lecteurs, c'est, dit Fjärstedt, parce que ces textes leur étaient parfaitement familiers. Ils leur ont donc été transmis par l'apôtre qui les leur a fait mémoriser ! On reconnaît une thèse chère à certains théologiens scandinaves. Conclusion sans valeur, car les passages en question des lettres pauliniennes sont en eux-mêmes parfaitement intelligibles.

CHRISTOPHE SENFT.

E. LOHSE : *L'Apocalisse di Giovanni*. Brescia, Paideia, 1974, 219 p. (Nuovo Testamento, II.)

Traduction de *Die Offenbarung des Johannes* selon la troisième édition de 1971, ce texte de la série *Neues Testament Deutsch* comporte une introduction (p. 9-23), une bibliographie (p. 24-25), le texte commenté de l'Apocalypse (p. 27-198), une conclusion sur le message du livre (p. 199-207), un index des matières axé sur 130 mots clés (p. 209-213) et douze excursus concernant la signification de *martys*, le sens des nombres apocalyptiques, le message des sept lettres, l'Agneau, les titres christologiques, la signification des morceaux liturgiques du livre, les deux témoins d'Ap 11, la naissance de l'enfant selon Ap 12, le culte de l'empereur, le nombre 666, l'interprétation de l'histoire selon l'Apocalypse et l'attente du royaume millénaire. Comme toujours dans cette collection qui vise un grand public, le commentaire est sobre et savoureux ; la traduction du texte biblique est faite sur le grec directement, sans adopter une ou l'autre version déjà existante ; les références vétérotestamentaires sont réduites à

l'essentiel. Lohse a grand soin de souligner dans son introduction les caractères du genre apocalyptique ; en même temps il relève avec force la spécificité de l'apocalypse chrétienne et de sa composition ; quant à l'interprétation générale, Lohse propose une lecture ancrée dans l'histoire des traditions. C'est sans doute un grand mérite de ce commentaire d'avoir insisté sur ces points ; un autre mérite c'est sa conclusion qui a su dégager avec vigueur les lignes maîtresses du livre biblique, à l'aide de quelques références aux œuvres des Réformateurs. La traduction est exacte et belle (son auteur, Aldo Comba, s'est déjà distingué par d'autres réussites) ; la bibliographie (qui omet les titres des œuvres sur l'Apocalypse en se limitant au nom des auteurs) est inutilisable pour un public non spécialiste ; ce qui est grand dommage dans un texte qui a tout pour être qualifié d'excellent.

ALDO MODA.

THÉOLOGIE
CONTEM-
PORAINE

MAURICE BOUTIN : *Relationalität als Verstehensprinzip bei Rudolf Bultmann*. München, Kaiser, 1974, 626 p. (Beiträge zur evangelischen Theologie, 67.)

L'auteur de ce monument des études bultmanniennes est un théologien catholique canadien, aujourd'hui professeur à Montréal. Qu'il suffise de dire, pour indiquer l'ampleur de l'entreprise, que cet ouvrage n'est que le premier volet d'une somme devant présenter la pensée de Bultmann sous le triple angle de l'anthropologie, de la christologie et de l'eschatologie. — Boutin structure l'anthropologie bultmannienne autour du concept clef de relationnalité, la dialectique de l'existence et de la foi étant développée dans le cadre du schéma question/réponse. D'où quatre grandes sections : l'anthropologie de la question (*Der Mensch als Frage*), l'herméneutique de la question et de la réponse, la doctrine du péché (*Gottes fragende Antwort*) et enfin la doctrine de la grâce (*Gottes bejahende Antwort*). A tous les niveaux de la théologie de Bultmann, l'auteur ausculte la manière dont fonctionne le principe de relationnalité et d'intentionnalité. Ce qui l'amène à prendre parti contre la plupart des détracteurs de Bultmann : ni en ce qui concerne l'herméneutique (le *Verstehen* ne s'épuise pas dans le *Sich-Verstehen*, mais implique la visée intentionnelle d'une altérité, d'un objet), ni en ce qui concerne l'existence (le rapport de l'homme à soi n'exclut nullement le rapport au monde et aux autres hommes), ni dans la christologie (le *Dass* et le *Was* sont corrélatifs), ni dans la doctrine de la foi (le *fides quae* ne se réduit pas au *fides qua*), on ne peut accuser Bultmann de trahir le principe directeur de sa pensée. Ni scission, ni simple identité, mais relation dynamique et identité paradoxale, telle est la structure qui porte la théologie bultmannienne. Une telle interprétation, si elle devait se vérifier (Boutin cite à l'appui de sa thèse nombre de textes très connus ou oubliés, de quoi rendre modeste plus d'un protestant qui croyait savoir son Bultmann), remettrait en cause les critiques adressées à Bultmann par des auteurs comme Metz, Moltmann, Käsemann et Pannenberg. En tout cas, l'auteur nous oblige à relire Bultmann et à reconnaître le caractère souvent précipité de certains « dépassements » de sa théologie. — Néanmoins, il me semble que Boutin passe à côté des faiblesses inhérentes à l'herméneutique bultmannienne. Le dualisme méthodologique de l'explication et de la compréhension va à l'encontre de la thèse de la relationnalité. L'œuvre exégétique et l'œuvre systématique-herméneutique de Bultmann ne sont sans doute pas aussi homogènes que Boutin le laisse entendre. Le concept d'*histoire* (cf. H. Ott) et celui de *langage* (cf. P. Ricœur) sont hypothéqués par le schème authenticité-inauthenticité et par la

réduction aux possibilités existentielles. Bref : Boutin a lu Bultmann avec beaucoup de fidélité, mais sans prendre assez de recul. Cela est d'autant plus regrettable qu'il nous offre une bonne présentation de la démarche et des catégories bultmanniennes et qu'il nous propose une interprétation passionnante du concept de liberté chez Bultmann (en relevant surtout les réticences de ce dernier face à Kant et à Heidegger).

DENIS MÜLLER.

WOLFHART PANNENBERG : *Glaube und Wirklichkeit. Kleine Beiträge zum christlichen Denken*. München, Kaiser, 1975, 176p.

L'auteur a réuni ici pour le grand public un certain nombre d'écrits parus entre 1960 et 1974. C'est donc à la fois une contribution à la réflexion chrétienne actuelle et un aperçu de la démarche théologique de Pannenberg depuis le manifeste *Offenbarung als Geschichte* de 1961. — Le titre choisi : foi et réalité, indique un des thèmes centraux de cette théologie. Pannenberg est surtout connu pour son insistance sur l'histoire. On le soupçonne de positivisme. Il admet en tout cas avoir évolué : son jugement sur le degré de certitude de la connaissance historique est aujourd'hui beaucoup plus nuancé (cf. l'avant-propos). Le poids mis sur l'histoire doit s'accompagner d'une prise au sérieux du caractère provisoire, ouvert de la connaissance comme de la réalité. La théologie de l'histoire requiert l'horizon de l'avenir — contre Hegel. La réalité que vise la foi ne se limite pas à l'épaisseur de ce qui est — d'où, entre autres, un intérêt croissant pour le lien de l'histoire et de la nature et une reprise de la théologie du Saint-Esprit. — Un des temps forts de cette pensée, c'est le refus de l'*immédiateté*. Les contenus théologiques n'éclairent pas directement la réalité. Pannenberg s'insurge par exemple contre une justification théologique de la praxis politique des chrétiens qui emprunterait ses raisons au seul phénomène prophétique, au détriment de la perspective christologique et d'une analyse concrète des médiations qui conditionnent le discours et la pratique chrétiens. La théologie ne doit pas virer en idéologie, c'est-à-dire surplomber les états de fait socio-politiques. Nous notons dans ce sens les réflexions diverses que l'auteur consacre à l'éthique, à l'idée de nation (p. 135-155 : c'est un texte de 1965 prenant position avec courage sur la question des Allemagnes), à la modernité, caractérisée par l'apparition des nationalismes, l'éclatement confessionnel, la sécularisation, la montée de la société industrielle et de la démocratie parlementaire, enfin par l'ébranlement de l'eurocentrisme. — Pannenberg est très confiant face à l'idée européenne et face à la possibilité qu'offre la contestation des nationalismes pour un renouvellement de l'universalisme chrétien. Ce n'est pas tel énoncé particulier de Pannenberg qui fait d'abord problème, mais les présupposés et la finalité de son projet : la coexistence pacifique d'une ontologie et d'une théologie semble se répercuter sur le plan de l'engagement politique, où les conflits sont toujours relevés dans l'Universel.

DENIS MÜLLER.

EBERHARD JÜNGEL : *Geistesgegenwart. Predigten*. München, Kaiser, 1974, 145 p.

Publier des prédications, c'est entrer en un genre difficile et en quelque sorte mixte : il n'est pas dit que la parole orale et interpellatrice se laisse sans autre transposer en écriture. Pourtant, les prédications de Jüngel pourront

aider et nourrir dans le meilleur sens du terme maints lecteurs, théologiens ou non, prédicateurs ou non. On y retrouve cette exigence et cet engagement qui, ensemble, font la force du systématiseur de Tübingen : crédible au cœur du monde contemporain tant par l'acuité de la réflexion que par le sérieux de la confession. Avouons-le, la prédication, ici, séduit ; mais elle séduit l'ensemble de la personne, et ce n'est pas par ruse. Elle séduit parce qu'elle est à la fois intelligente et vraie.

PIERRE GISEL.

RICHARD PACIORKOWSKI : *Guérisons paranormales dans le christianisme contemporain*. Varsovie, Académie de théologie catholique, 1976.

Un volume de 168 pages, dont 1 pour la table des matières, 10 de bibliographie citant (sauf erreur) 401 ouvrages, 2 d'abréviations et 5 d'index des auteurs (et tous n'y sont pas). Quant au texte, il s'enrichit de (sauf erreur) 473 notes en petites lettres au bas des pages. Ces détails pour souligner d'emblée le caractère sérieux, minutieux et un peu lourd de l'appareil scientifique mis en œuvre, ainsi que la vaste érudition de l'auteur, professeur à l'Académie de théologie catholique de Varsovie. — Le sujet traité est la problématique posée par Lourdes, car « l'idée de miracle, en tant que motif de la crédibilité du christianisme est le problème-clef de l'apologétique traditionnelle ». — Le premier chapitre est dédié à la phénoménologie de la guérison, par quoi il faut entendre l'étude de la structure tant somatique que mentale de ce phénomène ; elle s'arrête à la définition donnée par l'OMS (Organisation mondiale de la santé) : « la santé est un état de complet bien-être physique, mental et social, et non seulement un manque de maladie ou de malaise ». On admire l'étendue des connaissances manifestée dans le domaine de la physiopathologie, des processus histologiques, ou immunitaires, de l'influence du psychisme sur l'organisme. La médecine y est conçue comme celle de l'homme total. Le deuxième chapitre envisage empiriquement les guérisons paranormales. La méthode de Claude Bernard est tenue pour valeur de référence, et toute appréciation des « guérisons paranormales à fond religieux » est soumise à sa critique. Mais tout d'abord, comment définir la guérison paranormale ? Guérison justiciable d'aucune explication naturelle ou scientifique — sans aucune explication médicale satisfaisante en l'état actuel — inexplicable du fait de son caractère instantané et de l'absence de convalescence. Or la connaissance en matière de médecine clinique est fondée sur l'observation ; et il est bien clair qu'elle est faite de constatations et aboutit non à des lois physiques mais à des pronostics, lesquels n'expriment en fait que des probabilités statistiques ; d'où la difficulté et la fragilité du pronostic. D'après l'expérience commune, telle maladie se termine de telle ou telle façon, son évolution s'étend sur tant ou tant de jours, de mois ou d'années ; on en établit la durée sur la moyenne statistique des cas observés, et les écarts peuvent être considérables ; quant à la moyenne obtenue par le calcul, elle n'autorise aucune conclusion certaine pour un donné individuel, elle ne légitime qu'une présomption. Cette moyenne est évidemment variable en fonction de la variété des cas observés, en fonction, bien sûr aussi, de la théra-

peutique appliquée : il n'est que d'évoquer la révolution provoquée par la victoire du Rimifon dans la méningite tuberculeuse. L'observation, de par sa nature, est illimitée et jamais achevée ; l'observateur se doit d'enregistrer objectivement, sans préjuger le possible ou l'impossible. — L'attention est mise particulièrement sur les exigences du diagnostic de l'affection et sur l'état du sujet au moment de son arrivée à Lourdes, comme encore sur les critères qui permettent d'affirmer la vraie guérison survenue quasi instantanément et maintenue durant les années subséquentes. Muni de ces notions critiques, l'auteur les utilise dans l'examen des guérisons de Lourdes ; il en présente, à titre de modèle, deux observations privilégiées parmi un collectif de 63 cas dont la documentation scientifique est déposée dans les archives du Bureau médical de la ville. — Pour n'avoir pas à y revenir, nous nous permettons quelques remarques, qui, à la vérité, ne sont pas fondamentales, sur les cas de Gonora (maladie de Hodgkin, atteinte lymphogranulomateuse maligne) et de Fulda (maladie d'Addison, insuffisance de l'activité hormonale de la corticale des capsules surrénales). Nous nous sommes étonné de la brièveté, parfois du laconisme, des anamnèses : aucune mention valable des antécédents héréditaires, aucun renseignement sur l'ambiance familiale et professionnelle ; les antécédents personnels ne concernent que des faits strictement pathologiques ; ils sont, il est vrai, abondants pour Fulda : gastrectomie pour perforation d'un ulcère de l'estomac (ou du duodenum ?), péritonite consécutive, deux mois plus tard urétérotomie droite pour calcul, le mois suivant incision d'un phlegmon périrénal avec infection rénale et finalement néphrectomie droite pour pyonéphrose et lithiase. Pourtant le manque de curiosité de l'interrogatoire est patent ; on y lit les expressions propres à un stagiaire pressé : « rien d'anormal », « état de santé ne s'écartant pas de la normale ». L'affection actuelle est rapportée avec détails, tant en ce qui concerne la symptomatologie que les investigations de laboratoire. Mais aucun profil psychologique n'est esquissé, rien sur la vie psychique et morale, rien sur l'attitude religieuse. Cela ne laisse pas de surprendre, à la lumière de la juste importance attribuée à la suggestion et à la foi (toute espèce de foi) dans leur retentissement somatique. Et c'est précisément ce thème qui est longuement traité dans le passionnant chapitre 3, où l'interprétation psychogène des guérisons paranormales est confrontée aux résultats de la psychothérapie individuelle (Coué) ou de groupe (Mesmer, Coué, Trampler). Analyse fouillée de la suggestion voilée (autosuggestion), du problème des guérisseurs, de la valeur du placebo (substance dénuée de vertu pharmacologique prise par le malade pour un médicament ; dès lors son effet, qui peut se révéler puissant, est exclusivement psychogène ; la méthode est amplement utilisée depuis deux décennies dans le contrôle clinique de la médication ; on compare deux groupes de patients, dont l'un reçoit le vrai remède, et l'autre le placebo, de présentation et goût exactement semblables ; et cela à l'insu non seulement des intéressés, mais même du personnel (infirmière et médecin compris) chargé de l'administrer (épreuve dite « double aveugle »). — Que peut-on en conclure ? C'est que, jusqu'à plus ample informé, les succès de ces psychothérapies, comme ceux des guérisseurs qui s'attribuent le don de guérison grâce à une force magique, surnaturelle, à un magnétisme mystérieux, à une radiation, à un fluide quelconque, sont essentiellement liés à la suggestion, hétéro- ou autosuggestion, aux échanges psychologiques entre opérateur et sujet. Comme l'écrit le professeur Jordan, qui enseigne la physique théorique à l'Université de Hambourg (page 118, note 173) : « La physique moderne, pas plus que la physique classique, n'apporte le moindre encouragement aux

partisans des ondes et du rayonnement encore inconnus, aux tenants d'un étrange « fluide » ; elle conteste, au contraire, la légitimité de telles « expressions », qui traduisent, à contresens, des réalités physiques ». — Les affections psychosomatiques (appellation nouvelle d'une réalité reconnue de tout temps par la médecine digne de ce nom) est sans doute le champ par excellence où s'exerce le plus visiblement la suggestion. Celle-ci agit davantage sur les symptômes (plaintes de l'égotant, douleurs, toux, démanagements, etc.) que sur les signes (mis en lumière par l'examen médical, réflexes, radiographie, laboratoire, etc.), et cela même en présence de maladies strictement somatiques (s'il en existe), cancer, infections, etc., car des troubles fonctionnels s'y surajoutent toujours. Or la question est celle de la limite du pouvoir de l'esprit sur le corps. L'auteur croit utile d'invoquer, à côté de la suggestion, les réflexes conditionnés ; nous n'y voyons pas d'inconvénient, ni non plus d'avantage, car le réflexe conditionné est généralement compris comme une modalité de la suggestion puisqu'il est de toute façon un phénomène psychique fondé sur la mémoire. Il est très malaisé sinon impossible de fixer des frontières nettes au rôle de la foi qui guérit. Néanmoins, les avis d'éminents spécialistes de la psychosomatique, de la psychopathologie, de la psychiatrie, de la neurologie, de la médecine interne et de la chirurgie cités par l'auteur, comme également les savants experts requis pour l'examen des « miraculés », s'accordent quasi unanimement à déclarer qu'il existe une certaine catégorie de cas où, malgré l'ampleur admise de la participation psychique aux guérisons « à fond religieux », ce facteur est incapable de rendre compte des faits constatés. L'objectivité oblige à reconnaître que le problème de ces « miracles », considéré sur le plan empirique, horizontal, reste ouvert. Que cette vision empirique du phénomène néglige la perspective métaphysique, verticale, est tout aussi certain, car elle n'entre pas dans la sphère des recherches expérimentales du psychologue. L'expert compétent est alors celui qui est en mesure d'opérer la jonction du plan horizontal et du plan vertical, seule la prise en considération de tous les facteurs en présence étant méthodologiquement correcte, satisfaisant à l'universalité, condition fondamentale de toute recherche scientifique. En l'espèce, la prière, individuelle ou collective, constitue le contexte religieux du « miracle ». Et la foi (en Dieu) qui guérit n'est pas assimilée à une suggestion, laquelle, selon l'auteur, ne jouerait qu'un rôle périphérique et limité, comme se sont efforcés de le démontrer les arguments et discussions qui lui sont consacrés. Là intervient la manifestation concrète de la toute-puissance divine ; la « structure responsorielle » (on ne redoute pas les néologismes du nouveau langage) est un fait objectif qu'il est logique et raisonnable d'admettre. Il est ainsi permis à l'apologiste de proposer la solution du problème « en l'intégrant dans le domaine de la science au sens le plus large de ce terme », laquelle considère « dans une seule perspective les deux traits inséparables : vertical et horizontal ». Et l'auteur de conclure *in fine* : « ces guérisons peuvent constituer pour l'homme d'aujourd'hui, comme elles l'étaient pour l'homme religieux de jadis, le motif de crédibilité du christianisme ». — Qu'en dirons-nous ? L'homme de science ne devrait pas volontairement fermer les yeux sur cette énigme ; son devoir élémentaire est bien de constater et non de nier ; c'est aussi ce qu'il lui est demandé : qu'il exerce son esprit critique et son jugement sans défaillance ; la vérité n'a rien à craindre, elle en ressortira plus lumineuse. — Toutefois, l'interprétation du « miracle » reste réservée ; ne voit-on pas que recourir à la toute-puissance de Dieu ne convaincra que le croyant ? L'apologétique n'est valable que dans la foi, en espérance.

FERNAND CARDIS.

II^o Congreso Nacional de Filosofía. I. Temas de filosofía contemporánea, publicación realizada por Emilio Sosa López y Alberto Caturelli. Buenos Aires, Editorial Sudamericana, 1971, 280 p. PHILOSOPHIE
CONTEM-
PORAINE

Il ne s'agit pas précisément des Actes du Congrès, mais de ce que les auteurs appellent « un volume préalable à la totalité des Actes ». La table des matières annonce : Benjamín Aybar : « Le pre-être, le néant et la transcendance » ; C. L. Ceriotto : « La quête de Dieu dans la pensée de Heidegger » ; E. D. Dussel : « Métaphysique du sujet et libération » ; G. N. Derisi : « L'être dans l'existentialisme matérialiste de J.-P. Sartre » ; R. Echauri : « L'être et la réalité dans Heidegger » ; L. Farré : « L'autosatisfaction de l'homme » ; J. L. García Venturini : « La philosophie » ; P. Gochet : « La signification des phrases fausses » ; N. García Canolini : « Merleau-Ponty lu après le structuralisme » ; R. Maliandi : « Sens, fonction et valeur de la philosophie » ; F. Miró Quesada : « Philosophie et rationalisation du monde » ; O. V. Oñativia : « Perception et image » ; D. Pró : « Problèmes de l'historiographie des idées » ; M. A. Presas : « Husserl dans les limites de la phénoménologie » ; R. Pochtar : « A propos du concept d'expérience en anthropologie structurelle » ; J. Szabón : « Le modèle sémiologique et la réflexion philosophique » ; J. Uscatescu : « Le structuralisme en art » ; M. Verstraete : « Phénoménologie en tant qu'herméneutique : phénoménologie de la pensée de l'être ».

II^o Congreso Nacional de Filosofía. II. Actas, Tomoll: Simposios. Buenos Aires, Editorial Sudamericana, 1973, 580 p.

Les huit thèmes traités — par cinq à dix conférenciers chaque fois — sont les suivants : Le problème de l'être dans la philosophie actuelle — L'art en tant qu'expression et révélation — L'enseignement et la recherche en philosophie — Logique et philosophie des sciences — L'homme, l'univers, la nouvelle cosmologie et la nouvelle histoire — Philosophie et sciences humaines — Présent et avenir de la philosophie en Argentine — L'Amérique en tant que problème.

JEAN-PAUL BOREL.

La Communication. Actes du XV^e Congrès de l'Association des Sociétés de philosophie de langue française. 2 vol. Montréal, Montmorcency, 1971 et 1973, 430 p. et 529 p.

Le XV^e Congrès de l'A.S.P.L.F., réuni à Montréal en septembre 1971 sous la présidence de M. Venant Cauchy, avait inscrit à son ordre du jour le thème de la *Communication*. Ce thème a rencontré un large écho et a suscité d'abondantes discussions, comme en font foi les quelque neuf cents pages constituant les *Actes* de ce Congrès. L'ampleur de la matière et la variété des points de vue sous lesquels le thème est abordé interdisent toute tentative de résumer les textes recueillis ou de dégager quelques lignes directrices, et la recension ne peut guère être autre chose qu'une énumération. — Dans le premier volume on trouvera près de quatre-vingts contributions groupées en neuf commissions : Communication et pensée contemporaine, Pensée antique et communication, Communication et logique, Communication et sciences, Communication et

enseignement de la philosophie, Communication et esthétique, Communication et religion, Communication et société, Communication et sciences humaines. Un bon nombre de ces textes sont signés de philosophes canadiens francophones, qui ont ainsi l'occasion de se faire connaître de leurs collègues européens. — Chaque commission a discuté les contributions qui lui étaient présentées après avoir entendu un rapport général à leur sujet. L'ensemble de ces rapports et discussions est recueilli dans le second volume. Les conférences, les tables rondes et les rapports des groupes de travail figurent également dans ce volume. On lira avec un intérêt particulier les trois grandes conférences plénières, prononcées par MM. P. Ricœur (Discours et communication), J. Derrida (Signature, événement, contexte), R. P. Blum (La perception d'autrui). En ouvrant la table ronde qui leur est consacrée, M. R. Schaerer les caractérise de la manière suivante : « La première traitait de la communication par l'intermédiaire du discours, la seconde par l'intermédiaire de l'écriture, la troisième par l'intermédiaire de la perception. » Parmi les autres conférences, signalons celle de M. A. Robinet, qui traite de l'informatique comme science auxiliaire de l'histoire de la philosophie. Ce sujet, qui apparaît pour la première fois dans les *Actes* d'un Congrès de l'A.S.P.L.F., constitue également l'objet d'une table ronde et d'un groupe de travail. Mentionnons enfin, parmi les discours officiels figurant dans le second volume, l'allocution de M. F. Brunner, président intérimaire de l'A.S.P.L.F., qui contient un bel hommage à la mémoire de Georges Bastide, décédé en 1969 à Nice, où il avait ouvert le précédent Congrès.

ANDRÉ VOELKE.

Handbuch philosophischer Grundbegriffe. Herausgegeben von Hermann Krings, Hans Michael Baumgartner und Christoph Wild. München, Kösel, 1973-1974, 6 vol., 1874 p.

Ce manuel ne fait pas de concession à la facilité : il est composé d'une série de monographies de 5 à 30 pages serrées, pensées avec rigueur et portant sur 150 concepts philosophiques importants aujourd'hui. Chaque article est précédé de son plan et suivi d'une bibliographie. On peut toujours critiquer ce genre d'ouvrage en y relevant l'absence de tel ou tel mot : *Ontologie*, *Phänomenologie*, par exemple, ou encore *Irrtum*. Cette dernière lacune ne révèle pas une tendance au dogmatisme, car si l'ouvrage se veut ouvert sur l'actualité, il n'est pas pour cela orienté idéologiquement. On comprend mieux qu'il n'y ait pas d'article consacré à une notion telle que celle de providence et qu'il n'en soit pas question non plus dans les développements relatifs à un autre concept, car les auteurs ont écarté les concepts de valeur trop historique à leurs yeux. Ils n'ont pas cherché à faire une œuvre d'érudition historique ou philologique, mais une œuvre critique de philosophie contemporaine, quitte à interpréter la notion de philosophie contemporaine d'une manière un peu étroite. Un index des noms communs et un index des noms de personnes permettent de pallier dans une certaine mesure le caractère inévitablement arbitraire des termes de ce dictionnaire philosophique. Faut-il regretter la petitesse des caractères choisis ? Ils ne facilitent pas la lecture de textes qui en valent la peine, riches, instructifs, solides, auxquels on se référera volontiers pour toute étude sérieuse d'un concept philosophique tel qu'il se donne à penser communément aujourd'hui.

FERNAND BRUNNER.

- O. A. GHIRARDI : *Cosmología y ciencia ficción*. 1971, 43 p.
 A. CATURELLI : *En el corazón de Pascal*. 1970, 53 p.
 A. G. ASTRADA : *América y las ideologías*. 1971, 53 p.
 S. CAMERON : *La verdad en Heidegger*. 1971, 46 p.
 O. A. GHIRARDI : *Tiempo y evolución*. 1972, 74 p. Córdoba (Argentine),
 Facultad de Filosofía y Humanidades de la Universidad Nacional
 de Córdoba.

Cette collection de petites brochures est agréable à voir et à lire. On y trouve de tout un peu : la première brochure propose de dépasser la cosmogonie classique par la cosmologie moderne dont la meilleure expression serait l'œuvre de philosophie-fiction de F. Hoyle ; la deuxième nous montre l'importance du cœur et des sentiments qui conduisent au pari pascalien et à la solution définitive de l'athéisme ; la troisième situe la place de l'Amérique (laquelle [sic] ?) dans le débat contemporain sur l'idéologie, et l'auteur lui attribue le rôle d'assumer consciemment le nihilisme dominant ; la quatrième traite évidemment de la vérité et de Heidegger, mais de façon si obscure que nous n'avons pas très bien saisi ce que voulait l'auteur ; la cinquième discute des classifications naturelles de Platon et d'Aristote pour les opposer aux conceptions de Linné et de Lamarck, sans conclure malheureusement. Ces textes sont trop brefs pour permettre aux auteurs de développer suffisamment leurs arguments afin d'emporter l'adhésion de leurs possibles lecteurs. Dommage. PIERRE FURTER.

MANUEL DE DIÉGUEZ : *La Caverne*. Paris, Gallimard, 1974, 1091 p.
 (Bibliothèque des Idées.)

Le fond d'une caverne. Captifs de leurs fantasmes, renvoyés sans fin de la cause à l'effet et réciproquement, livrés au jeu de l'illusion discursive, les hommes cherchent depuis des siècles le salut dans l'adoration de leurs propres idoles (Platon). Semblables aux Yahous dégénérés, ils n'utilisent leur raison que pour « décupler leurs vices » (Swift). « Un jour, nous avons mangé dans l'Eden le fruit de la cause » (p. 386). C'est la peur. Et pourtant la caverne a une issue, les Yahous sont appelés à rejoindre les Houyhnhnms dans l'exercice d'une vie meilleure. Mais comment sortir ? Ni le rêve (Don Quichotte) ni l'abandon trivial aux constats pratiques (Sancho), ni l'idéalisme ni l'empirisme ne sont ici d'aucun secours. Il n'est qu'une voie : revenir à la Source originelle, qui est écoute du Sacré. Homère, Dante, Socrate nous aideront peut-être à retrouver le royaume d'Hélios... — Cet ouvrage énorme, médité dans la solitude de la campagne normande, mériterait une longue analyse. Il fascine, il éblouit, il décourage. Il vous tombe des mains, on le reprend, on le relâche, on y revient. Est-il lisible ? Le foisonnement des images, le chatoiement des symboles, la surabondance de l'information, l'audace du projet et, disons-le bien haut, l'enchantement de l'écriture émerveillent et paralysent tout à la fois le lecteur. — L'intention de ces pages ? Ni prouver ni convaincre, mais entraîner la pensée par le charme d'une incantation vers un renouveau spirituel, amorcer un retour vers une expression esthétique de la pensée. Le rejet des sciences positives et humaines dans leur prétention à trouver le sens de la vie se double ici d'une véhémence revendication d'absolu. Cet absolu, c'est Jonathan, c'est Dieu, c'est l'arpège, la danse, la vibration, la brûlure. Certaines pages sont, à cet égard, d'une émouvante beauté (par ex. 124-125). Poussant à la fois un cri de désespoir et une clameur d'espérance, M. de Diéguez nous ramène aux Origines

en nous orientant vers les Fins. On songe, en le lisant, aux strophes exaltées de Zarathoustra, ailleurs aux appels pathétiques qui entrecouperont les *Confessions* d'Augustin. Le discours philosophique revêt ici délibérément la forme esthétique d'une prédication. — Le malheur, c'est que pour lire tant de pages et communier avec cet écrivain que visite si souvent la grâce du verbe, il faudrait d'autres loisirs que ceux que la vie nous mesure aujourd'hui. Je crains qu'un silence injuste n'accueille cette œuvre originale et passionnée, si l'avenir ne change nos habitudes. Du moins l'auteur aura-t-il trouvé une récompense immédiate dans les heures de transe poétique et spéculative qu'il vécut en se délivrant de ce message extraordinaire.

RENÉ SCHAEERER.

M. ADAM : *Essai sur la bêtise*. Paris, PUF, 1975, 195 p. (SUP, Le philosophe, 117.)

« Toute œuvre qui appartient à la littérature française a pour caractère d'être écrite en français ! » (Gazier, cité p. 88). Tel est l'un des exemples de balourdise que nous cite M. Adam. S'il est possible de détecter la bêtise ponctuellement, là où elle s'incarne, ne serait-ce que subrepticement, voire d'en examiner les degrés, il est beaucoup plus malaisé d'en dégager l'essence. C'est donc surtout négativement que M. Adam tentera de définir la bêtise, l'opposant tour à tour au discernement, au sens du tragique, au doute, à l'universalisation et aux valeurs que recherche, comme des limites, l'intelligence. Pour ne pas sombrer dans la sottise, il suffirait de « bien juger pour bien faire » afin d'éviter « l'aveuglement (...) qui convient à l'animal, comme au saint, comme au stupide » (p. 38), si nous en croyons cet essai. Seule l'intelligence conquérante, celle qui pense la différence, affrontant ainsi la tension du devenir, ressort indemne de cette mise en pièces tout imbue de rationalisme.

ANNE GILLIÉRON.

D. LECOURT : *Bachelard. Epistémologie*. (Textes choisis). Paris, PUF, 1971, 216 p. (SUP.)

Les textes de Bachelard, ingénieusement rassemblés dans cet ouvrage, sont alertes et stimulants. — En effet, Bachelard nous stimule lorsqu'il nous dit que la science telle qu'elle est enseignée au gymnase n'est que science morte et figée... comme un certain grec et un certain latin. Et lorsqu'il nous dit que la physique contemporaine nous oblige à remettre en question notre concept habituel d'atomisme : l'atome n'est plus une quantité constante de matière car il peut s'annihiler. — Bachelard phénoménologue met à jour les deux courants qui continuent à s'affronter quant à la notion de matière. Il en formule l'« antinomie » en ces termes : qualitatifisme hérité d'Aristote *versus* quantitatifisme cartésien. Bachelard est alors ce savant-philosophe exemplaire travaillant sur les deux bords de cette antinomie. — Notons aussi son refus de séparer théorie et expérimentation car aujourd'hui les conditions d'application font partie de l'essence même de la théorie. — Bachelard enfin est vigoureux dans des expressions telles que le « chosisme », le « choquisme ». Vigueur qui culmine dans le « complexe d'Harpagon ». Que vient faire Molière dans cette philosophie des sciences, pourrait-on se demander ? — Rien, répondrait Bachelard, mais l'avarice de celui qui souffre de substantialisme aigu mériterait une psychanalyse. Quel est alors le symptôme de cette avarice ? — Des affirmations telles que « dans la nature, rien ne se perd et rien ne se gagne ».

ANNE GILLIÉRON.